brasure de la fenêtre. Mais le comte se fouille en vain; il ne trouve pas ses billets. La consternation se peint sur tous les visages, lorsque le comte s'écrie :

— Attendez.... je me rappelle... hier au soir, chez Jacques, lorsque je fus seul dans ma chambre, j'examinai divers papiers qui étaient dans ma poche; alors j'avais encore mes quatre-vingt mille francs, j'en suis bien certain : j'ai compté les billets pour m'assurer si en route je n'en avais pas perdu. Probablement qu'au lieu de les remettre dans mon portefeuille, je les ai laissés sur la table. Il faut bien que se soit arrivé ainsi; car ce matin j'ai remis mon portefeuille dans ma poche, et ne me suis ni arrêté ni reposé pour venir jusqu'ici.

— Ah! je respire, dit Ernestine; alors, monsieur le comte, vous n'avez rien à craindre, vous retrouverez votre argent.

— En effet, dit M. de Noirmont, puisque M. de Tergenne a compté hier ses billets chez Jacques, ce n'est que là qu'il peut les avoir laissés, ou ce ne serait que là qu'il aurait été volé...

— Volé!... Ah! monsieur, quelle pensée... et par qui donc?... — Non sans doute, reprend le comte; cela ne peut être arrivé que par mon étourderie;... car prendre mes billets sans prendre le portefeuille, vous conviendrez qu'il faudrait que le voleur fût bien fin ou bien maladroit. — Allons vite chez Jacques, dit M. de Noirmont; je vais vous accompagner... — Et moi aussi, dit Dufour, car ça m'a donné un coup de marteau cet accident-là... — Je suis vraiment désolé, messieurs, de l'inquiétude que je vous cause;... mais je... — Ah! mon Dieu! M. Armand se trouve mal, dit Emma.

Le jeune de Bréville était étendu sur sa chaise, et sa tête penchée en arrière semblait privée de vie. Les dames et Victor l'entourent.

— Il était déjà malade ce matin, dit Ernestine; quand vous avez annoncé la perte de vos billets, cela lui aura fait impression. — Parbleu! ça m'a bien étouffé, moi, dit Dufour. — Allez, messieurs, allez chez Jacques... Nous aurons soin de mon frère; M. Victor nous aidera à le conduire à sa chambre. — Oui, oui, courons chez le garde, dit M. de Noirmont.

Le comte se remet en route avec Dufour et M. de Noirmont. Ils marchent très-vite et arrivent bientôt à la demeure du garde. Madeleine est assise devant la porte, la tête appuyée dans ses mains, et tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'entend pas venir du monde.

— Voici la jeune fille qui loge chez Jacques, dit le comte. — Oui, dit M. de Noirmont, c'est Madeleine... Oh! je la connais .. — Nous la connaissons, dit Dufour; mais elle semble bien rêveuse;... elle ne nous voit pas.

Le comte frappe légèrement sur le bras de la petite en lui disant : — C'est encore moi, mon enfant.

Madeleine lève la tête : en apercevant M. de Noirmont et Dufour avec son hôte de la veille, elle n'est point maîtresse d'un mouvement d'effroi.

— Ma chère amie, dit le comte, j'ai laissé ce matin quelque chose chez vous... n'avez-vous rien trouvé? — Non, monsieur... rien... répond la jeune fille d'une voix altérée. — Vous n'êtes peut-être pas montée encore dans la pièce où j'ai couché? — Pardonnez-moi, monsieur; j'ai tout rangé ce matin dans la maison, comme c'est mon habitude.

— C'est bien singulier!... Jacques est-il ici? — Non, monsieur; il est sorti avant votre réveil et n'est pas encore revenu... — Permettez-moi alors d'aller moi-même visiter la chambre où j'ai passé la nuit. — Oui, oui, montons, dit M. de Noirmont.

Ces messieurs montent; Madeleine les suit. Le comte examine en vain partout; les billets ne se trouvent pas.

— Qu'avez-vous donc perdu, monsieur? dit Madeleine. — Quatre-vingt mille francs en billets de banque que j'avais dans mon portefeuille... — O ciel! — Oui, répond M. de Noirmont en fixant attentivement la jeune fille; et monsieur le comte les avait encore hier au soir ici... il les a comptés avant de se coucher.—Ah! mon Dieu!... est-ce que?...

Madeleine n'achève pas; elle est tremblante, elle ne peut plus se soutenir.

— Est-il venu du monde... quelqu'un ici ce matin? demande le comte. — Non, monsieur, personne... — Aviez-vous hier au soir fermé la porte de votre chambre? demande M. de Noirmont au comte. — Je n'y ai pas seulement pensé... Je ne suis pas méfiant... D'ailleurs que pouvais-je craindre!... Oh! je connais Jacques; c'est un honnête homme.

— Jacques... c'est possible... mais enfin... il ne demeure pas seul ici... — Ah! monsieur de Noirmont, que dites-vous?... Calmez-vous, ma petite, je ne vous accuse pas... Voyez comme elle est tremblante...

— Oui, oh! je vois fort bien que depuis notre arrivée elle semble éprouver une secrète terreur... Monsieur Dufour, est-ce que vous ne l'avez pas observé comme moi? — Si fait, dit Dufour; j'avoue que cela m'a frappé... Je me suis dit : Voilà une jeune fille qui a quelque chose de singulier. — Et vous-même, monsieur le comte, vous l'aviez aussi remarqué ce matin en la quittant... vous nous l'avez dit à Bréville... — Messieurs, c'est possible; mais tout cela ne prouve rien... Pauvre petite .. rassurez-vous... elle n'a plus la force de parler.

— Monsieur le comte, reprend M. de Noirmont, aviez-vous parlé ci de la somme que vous aviez sur vous? — Oui, je crois me rappeler... En m'informant si le bois était sûr.... j'ai dit... Mais, encore une fois, où voulez-vous en venir? — A vous faire retrouver ou rendre votre argent. Ce qu'il y a de positif, c'est que vous l'aviez encore hier soir ici, et les billets n'étaient plus ce matin dans votre portefeuille : donc c'est ici que vous les avez laissés ou qu'on vous les a volés. — C'est aussi clair que deux et deux font quatre, s'écrie Dufour.

— Mademoiselle doit avoir trouvé les billets... ou vu entrer depuis votre départ celui qui les a pris... mais elle a avoué que personne n'était venu... qui donc, si ce n'est elle, se serait emparé de cette somme?... Allons, Madeleine, rendez à M. le comte ce que vous avez trouvé ce matin dans sa chambre... et il vous pardonnera... quoique à sa place... — Je n'ai rien trouvé... rien... je le jure, répond Madeleine en tombant à genoux. Ah! monsieur, vous pouvez me fouiller! — Oh! parbleu, mademoiselle, je pense bien que vous n'avez pas gardé cette somme sur vous... vous l'aurez cachée, bien cachée sans doute, mais on saura vous faire parler... vous allez à l'instant même nous suivre à Bréville. — Monsieur de Noirmont, reprend le comte, je ne sais si je dois consentir... rien ne prouve que cette jeune fille soit coupable... — Tout me le prouve, à moi. Si elle est innocente, elle se justifiera... on retrouvera vos billets. Sortons et fermons les portes de cette maison, afin que personne ne puisse y entrer. Nous en donnerons la clef à mademoiselle, qui la remettra elle-même au garde... Monsieur Dufour, vous aurez la complaisance de rester près de cette maison pour attendre le retour de Jacques; vous lui direz ce que je me suis permis de faire et le prierez de venir sur-le champ à Bréville... Venez, mademoiselle... — Ah! monsieur, ne craignez pas que je fasse aucune résistance... je vous suivrai... je ne chercherai point à me sauver!

Malgré la répugnance du comte, on fait ce que veut M. de Noirmont. On sort de la maison, dont on ferme avec soin la porte; on donne les clefs à Madeleine, Dufour reste pour prévenir Jacques. La jeune fille marche en tremblant entre M. de Noirmont et M. de Tergenne; mais celui-ci a pitié de sa souffrance, et il la force de prendre son bras en lui disant : — Soutenez-vous sur moi et ne tremblez pas ainsi... Si vous êtes innocente, vous ne devez rien craindre, et si vous êtes coupable j'empêcherai que vous soyez punie.

On arrive à Bréville. Madeleine ne pleure plus, elle semble avoir retrouvé son courage; on la fait entrer dans le salon du rez-de-chaussée, où Armand, qui a repris ses sens, est encore, ainsi que les dames et Victor.

En apercevant la jeune fille, Ernestine s'avance pour l'embrasser; M. de Noirmont arrête sa femme en lui disant : — De grâce, madame, suspendez vos témoignages d'amitié... vous saurez bientôt si mademoiselle les mérite... M. le comte n'a pas retrouvé la somme qu'il a laissée chez Jacques... Madeleine seule peut avoir retrouvé cet argent... le fait est incontestable... mais elle ne veut pas l'avouer... — Ah! monsieur... que dites-vous! Madeleine coupable d'une bassesse!... Non, je connais la grandeur de son âme... elle est innocente... et je serai toujours son amie. En disant ces mots, Ernestine s'élance vers la jeune fille, elle la presse dans ses bras, l'embrasse tendrement. Victor s'est aussi approché de Madeleine; il prend une de ses mains qu'il serre dans les siennes en disant : — Et moi aussi, je suis sûr qu'elle n'est pas coupable, et je serai son défenseur.

Madeleine ne répond rien aux témoignages d'amitié de ses amis, elle n'est occupée que d'Armand qu'elle a aperçu dans le fond du salon, et dont le morne abattement contraste avec l'agitation de toutes les autres personnes. — Madame, dit le comte en s'adressant à Ernestine, je n'accuse point cette jeune fille... j'ai cédé aux désirs de monsieur votre époux en l'amenant ici... mais j'espère que tout s'éclaircira.

— Moi, monsieur le comte, reprend M. de Noirmont, je ne me laisse ni convaincre, ni aveugler par l'enthousiasme de l'amitié; les faits parlent : si mademoiselle n'a pas pris vos billets, elle a dû voir entrer le voleur. Avez-vous vu quelqu'un?... dites-le, alors on cherchera, on s'informera... — Non... oh! non, monsieur, je n'ai vu personne!... répond Madeleine en détournant ses yeux qui étaient fixés sur Armand.

— Il me semble, monsieur, dit Victor, que vous devez, avant tout, attendre l'arrivée de Jacques; peut-être a-t-il vu les billets, les a-t-il serrés pour les rendre à monsieur le comte.

— Il n'est pas probable qu'il eût fait cela sans en dire un mot à mademoiselle pour qu'elle tranquillise son hôte; mais c'est ce que nous allons savoir.. car voilà ce Jacques qui arrive avec M. Dufour.

Jacques et Dufour entraient en effet dans la cour; la sueur ruisselait de leur visage. Le peintre accourt le premier dans le salon, et il entre en s'écriant : — Voilà le garde! En apprenant ce qui s'est passé, il a été furieux! mais quand je lui ai nommé monsieur le comte, il est devenu rouge, jaune, vert.... de toutes les couleurs.... Il a enfoncé la porte, est entré chez lui prendre... je ne sais quoi... puis m'a suivi en disant des choses que je n'ai pas comprises. Le voilà.

Jacques vient d'entrer dans le salon, et, sans faire attention aux personnes qui sont là, il court à Madeleine et la serre dans ses bras en s'écriant : — Pauvre petite!.... on vous soupçonne, on vous accuse!... vous!... mais, calmez-vous, mon enfant, me voilà... — Je me suis trompé, si vous rapportez les billets, dit M. de Noirmont. C'est donc vous qui les avez serrés par précaution?... Alors il fallait avertir. — Allez au diable avec vos billets!... c'est bien de cela qu'il s'agit maintenant!... Ah! oui... c'est M. le comte Frédéric de Tergenne... je le reconnais à présent... Monsieur le comte, il y a bien longtemps que je désire vous rencontrer... mais j'avais perdu cet espoir. J'ai à vous

parler.... à vous seul.... Messieurs et dames, vous entendez ce que je désire... Allez aussi, ma pauvre Madeleine!... Mais ne tremblez pas... je vais m'occuper de vous.

Le ton singulier du paysan, la manière dont il regarde le comte, l'assurance qui brille dans ses yeux imposent à la société, qui se retire en silence, laissant M. de Tergenne seul avec le garde.

— Monsieur le comte, dit Jacques après s'être assuré qu'ils sont seuls, si je vous avais reconnu hier en vous parlant de la pauvre Jenny et de son séducteur, j'aurais pu vous en dire bien plus. Vous êtes ce Frédéric que Jenny adorait?... — Oui... Jacques... et je mérite tous les reproches que vous m'avez adressés hier sans me reconnaître... j'abandonnai celle que j'avais séduite. Ma conduite fut affreuse!...

— Ah!... vous fûtes plus coupable encore que vous ne pensiez... — Que voulez-vous dire?... — Vous aviez cru ne délaisser qu'une fille séduite... vous abandonniez une mère et son enfant!

— Grand Dieu!... que dites-vous, Jacques?... — Que peu de temps après votre disparition, l'infortunée Jenny s'aperçut qu'elle était enceinte; qu'à force de précautions elle cacha sa faute à son père; qu'elle mit au monde une fille... qui fut nourrie chez une de mes sœurs, à Samoncey, qu'ensuite, forcée par son père de se marier, elle prit chez elle et éleva la petite Madeleine... — Madeleine!... Ah! Jacques... il se pourrait?... — Tenez, monsieur le comte, lisez cette lettre de feu madame de Bréville; elle me la donna, en mourant, pour vous la remettre si jamais le destin me faisait vous retrouver.

Le comte prend la lettre, et lit en respirant à peine :

« Madeleine est ma fille et la vôtre, Frédéric; si quelque jour Jacques vous retrouve et vous remet cet écrit, ayez pour mon enfant plus de pitié que vous n'en avez eu pour sa mère.

» JENNY. »

Le comte couvre la lettre de ses larmes en balbutiant : — Pauvre Jenny! j'étais père!... et je me croyais seul au monde!... et c'est Madeleine!... Ah! quelque chose me parlait en secret pour elle!... Je veux la voir... je veux...

Le comte a fait quelques pas... il s'arrête comme frappé d'un souvenir pénible; il porte la main à son front... hésite un moment, puis se dirige vers la porte en s'écriant : — N'importe! c'est ma fille!...

Jacques, qui a examiné attentivement M. de Tergenne, court à lui et l'arrête : — Pardonnez-moi, monsieur le comte, si je vous questionne; mais après avoir, pendant dix-huit ans, veillé sur votre fille, je crois en avoir le droit. Quelles sont vos intentions relativement à Madeleine? — De la reconnaître publiquement, de la nommer ma fille... — Ah! c'est bien cela! dit Jacques en prenant la main du comte, et cela efface vos torts d'autrefois!... mais je ne veux pas que votre bonheur soit troublé par les indignes soupçons qu'on a conçus; j'ai lu dans vos yeux; le souvenir de l'action que l'on a osé imputer à Madeleine vous a fait mal... — Ah! je ne la crois pas coupable!... — Non, sans doute, elle ne l'est pas; mais il ne suffit pas que nous en soyons persuadés tous deux; il faut que l'innocence de Madeleine soit prouvée à tout le monde : alors seulement, vous la nommerez votre fille. Je vous en supplie, monsieur le comte, attendez quelques heures, peut-être quelques jours encore... j'espère trouver votre voleur... — Comment? — Oh! je n'ai pas le temps de m'expliquer, je ne veux pas perdre une minute, je repars... De grâce, attendez mon retour... je n'ai pas besoin de dire que je vais me hâter... il s'agit du bonheur, de l'honneur de Madeleine!... Ah! morguenne! cette pensée doublera mes forces...

Jacques n'en dit pas davantage; il n'écoute plus le comte, il sort du salon, passe comme un éclair à travers toutes les personnes qui sont dans l'autre pièce, ne regarde pas même Madeleine, et s'éloigne encore plus rapidement qu'il n'est venu.

Chacun se regarde avec surprise. Madeleine est inquiète, affligée de la brusque sortie de son ami.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demande Dufour. — Rien de bon, répond M. de Noirmont; ce Jacques s'enfuit sans même parler à sa protégée... on finira par convenir que j'avais raison.

Le comte paraît à l'entrée du salon. L'émotion qui l'agite, les larmes qui brillent dans ses yeux quand il s'approche de Madeleine, la manière singulière dont il l'examine, fortifient encore les soupçons de M. de Noirmont.

M. de Tergenne va s'asseoir près de la jeune fille; il prend une de ses mains qu'il garde dans les siennes. Madeleine est émue, attendrie... Chacun attend que le comte parle, mais il garde le silence et ne semble plus s'occuper du reste de la société; il est tout à ses souvenirs, à ses pensées. Le temps s'écoule. M. de Noirmont s'approche d'Armand, qui se tient toujours à l'écart, et lui dit tout bas : — Le comte voudrait, en témoignant de l'indulgence à Madeleine, l'amener à avouer sa faute; il n'y parviendra pas... cette petite a une ténacité extraordinaire... il faut mettre fin à tout ceci. Si M. de Tergenne est trop faible pour punir, je ne dois pas l'être, moi; je vais me rendre à Laon pour avertir l'autorité. — Ah! qu'allez-vous faire, monsieur?... répond Armand d'une voix sombre. — Mon devoir. — Eh bien!... laissez-moi ce soin... laissez-moi me rendre à Laon à votre place... — Vous, Armand?... non, vous êtes indisposé. — Je me sens plus de force maintenant... et c'est à moi de terminer cette affaire... — Puisque vous le voulez... j'y consens... mais partez sur-le-champ. — Oui... oui, monsieur, tout sera bientôt éclairci.

Armand se lève; il jette un regard sur Madeleine, un autre sur sa sœur, puis sort brusquement. Quelques instants s'écoulent; le comte, qui tient toujours la main de Madeleine, s'aperçoit enfin de la tristesse qui règne autour de lui, de l'inquiétude qui se peint dans les regards de sa nièce, d'Ernestine et de Victor. Il sourit alors en disant : — Eh! mon Dieu! quel sombre nuage est venu rembrunir tous les fronts! Je puis vous assurer cependant que Jacques ne m'a pas donné de mauvaises nouvelles; bien au contraire... Vous, ma chère Madeleine, ne soyez plus effrayée... encore quelques heures, et vous verrez que, loin d'être votre juge, je suis votre meilleur ami. — Monsieur le comte aurait-il des preuves de l'innocence de mademoiselle? dit M. de Noirmont; alors il aurait dû nous tranquilliser... nous les communiquer... je n'aurais pas envoyé mon beau-frere à Laon... — Et pourquoi l'avez-vous envoyé à Laon, monsieur? — Comme M. le comte se taisait... j'ai cru devoir... prévenir la justice.

Le comte se lève et entoure Madeleine de ses bras en s'écriant : — Quoi! monsieur, vous avez osé accuser Madeleine... vous voulez qu'on l'arrache de mes bras... Ah! courez, monsieur, courez sur les traces de votre beau-frère... empêchez qu'il ne parle; il y va de mon honneur, de ma vie... — Mais, monsieur le comte... — Eh bien! je saurai moi-même le rejoindre... et je vais...

Le comte fait quelques pas pour sortir... un bruit soudain l'arrête; c'est la détonation d'une arme à feu. Chacun se regarde avec inquiétude.

— Cela semblait partir de la chambre de M. Armand, dit Dufour. — Serait-il arrivé quelque chose à mon frère!... — Courons, dit le comte. Grâce au ciel, il n'est peut-être pas encore parti!

Le comte, M. de Noirmont, Victor et Dufour se dirigent du côté de l'appartement du jeune de Bréville; Ernestine les suit. L'odeur de la poudre, qui augmente lorsqu'ils approchent de la chambre du jeune homme leur annonce que c'est bien de là qu'est venu le bruit qu'ils ont entendu.

Le comte entre le premier... mais il recule bientôt en poussant un cri d'horreur, et arrête Ernestine en la retenant dans ses bras. Un spectacle terrible a frappé ses yeux : Armand s'est brûlé la cervelle; il est étendu sans vie dans sa chambre; à côté de lui est un billet tout ouvert. Victor s'en empare et le lit.

« Je dois mourir, je m'étais déshonoré. C'est moi et Saint-Elme qui avons volé les quatre-vingt mille francs. Le misérable qui m'a entraîné au dernier des crimes a sur lui la somme... Faites courir sur ses traces, il doit m'attendre dans le petit village de Montaigu. Adieu, pardonnez-moi. »

Ernestine a perdu connaissance, M. de Noirmont se cache la figure dans ses mains, mais Victor ne songe qu'à Madeleine. — Maintenant, dit-il, on ne peut plus l'accuser! Et en apercevant la jeune fille, il court à elle, la presse dans ses bras et l'embrasse tendrement.

Madeleine ne sort des bras de Victor que pour passer dans ceux du comte, qui s'écrie : — Je puis donc enfin te nommer ma fille! — Votre fille!... dit Madeleine en regardant le comte avec anxiété. — Oui, tu es ma fille... dont jusqu'à ce jour j'ignorais l'existence; tu es le fruit de mes plus tendres amours... Jacques seul connaissait ce secret... Pauvre enfant! et pendant longtemps tu as langui dans la misère... tu as en vain demandé le nom de tes parents... ah! viens, viens sur mon cœur! Par mes caresses, mon amour, je ne pourrai jamais assez te dédommager de dix-huit années d'abandon!

Le comte serre de nouveau sa fille dans ses bras. Emma partage la joie de son oncle; elle embrasse tendrement la jeune fille en lui disant : — Je vous aimerai comme une sœur!

Madeleine n'ose croire à son bonheur.... mais, au milieu de l'ivresse qui remplit son âme, elle n'est point indifférente à la mort d'Armand, et elle se dégage des bras du comte en lui disant : — Permettez-moi d'aller essuyer les larmes de sa sœur.

Par respect pour la douleur de madame de Noirmont, M. de Tergenne modère les transports de sa joie. Il essaie de consoler M. de Noirmont; il lui jure le plus grand secret sur l'événement qui vient de se passer, et ne veut pas même faire poursuivre Saint-Elme dans la crainte que l'arrestation de cet homme n'amène la découverte de la complicité d'Armand; mais M. de Noirmont, quoique vivement affecté de la honte qui peut rejaillir sur la famille de sa femme, est sourd aux sollicitations du comte, il veut arrêter le coupable, afin que M. de Tergenne recouvre la somme qu'on lui a dérobée; il se dispose à courir sur les traces de Saint-Elme. Victor lui offre de l'accompagner; il accepte, et tous deux se mettent en route, malgré les prières du comte.

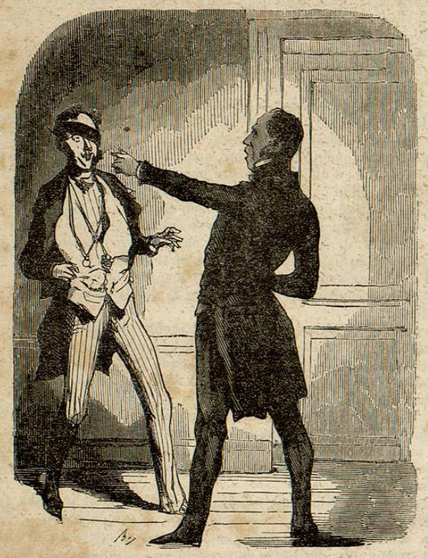
En apprenant que Madeleine est fille du comte de Tergenne, Ernestine éprouve quelque soulagement à la douleur que lui cause la fin de son frère. — Désormais tu seras heureuse, lui dit-elle, ton père mettra son bonheur à exaucer tes moindres désirs... Chère Madeleine, cette idée adoucira un peu la peine que j'éprouverai en te quittant!

— Et pourquoi me quitter, ma bonne amie? Mon père m'a déjà dit que cette maison m'appartenait, qu'il me la donnait entièrement... Eh bien! vous qui êtes née en ces lieux, ne les quittez plus... restez-y toujours près de moi. Ah! c'est alors que j'y serai tout à fait heureuse!

— Non, Madeleine; M. de Noirmont ne voudrait pas rester ici, et je dois le suivre... Je veux, par ma conduite à venir, tâcher de répa-

rer ma faute... Il n'y a plus de bonheur, de plaisir pour moi dans le monde... Je dois surtout fuir à jamais la présence de... celui qui m'a rendue coupable... Il m'a déjà oubliée, lui... mais moi... ah! Madeleine, le ciel nous laisse notre amour avec nos remords.... c'est sans doute pour nous punir davantage.

Deux jours s'écoulent sans qu'on revoie M. de Noirmont et Victor. Ils ont passé vite pour le comte, qui ne quitte plus sa fille. Emma, loin d'être jalouse de la tendresse que son oncle témoigne à Madeleine, éprouve pour celle-ci l'amitié d'une sœur. Et depuis que Dufour sait que la petite est la fille de M. de Tergenne, il se serre les poings en disant : — Si j'avais deviné cela... comme je lui aurais fait la cour!... Je l'aurais peinte en Diane.



— Je vous répète que vous êtes le Souvrac qui m'a volé à Bagnères... Ce bandeau ne peut plus vous servir... il vous est inutile maintenant.

Le soir du second jour, M. de Noirmont et Victor reviennent à Bréville. Ils sont accablés de fatigue et n'ont pu trouver Saint-Elme. M. de Noirmont est désolé, et veut se remettre en course le lendemain matin; mais, au point du jour, les habitants de Bréville sont éveillés par Jacques, qui entre dans la cour en criant à tue-tête : — Je savais bien que c'était le voleur!... Oh! je me connais en physionomie, moi!

On entoure le garde, qui commence par tirer de sa poche des billets de banque qu'il remet au comte en disant : —Toute votre somme y est... le coquin n'avait pas encore eu le temps d'y toucher... je l'avais rencontré dans le bois la veille du vol... sa figure m'avait frappé... le lendemain, je l'aperçus sortant de derrière des taillis; je l'abordai en lui disant : — C'est bien M. de Saint-Elme! Il se sauva sans me répondre... Tout cela me parut louche, et, en apprenant que vous veniez d'être volé, je ne doutai plus que ce beau monsieur ne fût pour quelque chose là-dedans. J'ai couru sur ses traces. Je l'ai rattrapé enfin... mais ce n'est qu'hier... il avait un cheval alors, et dam' il allait vite, j'aurais bien pu ne pas le rejoindre. Cependant je courais toujours en lui criant d'arrêter; mes cris lui firent tourner la tête; en m'apercevant, il voulut galoper encore plus vite.... Il y avait des arbres coupés qui barraient son chemin... Il voulut les sauter, il piqua son cheval; celui-ci s'emporta, partit comme le vent!... Mais, patatras!... je vois bientôt le cheval libre et le cavalier couché sur le chemin... je cours à lui... sa tête avait porté sur un tronc d'arbre, elle était fracassée... Cependant, en me voyant, il eut encore la force de fouiller à sa poche et de me donner ces billets de banque en me disant : — Tenez... voilà ce que vous cherchez... rendez cela au comte de Tergenne... Il ne put en dire davantage; on l'emporta chez un fermier où il mourut en arrivant.

La mort de Saint-Elme n'afflige personne. Jacques voit que le comte a déjà reconnu sa fille, et il embrasse Madeleine en lui disant : — Vous v'là un père... vous v'là heureuse!... à c't' heure, ma tâche est finie, mais c'est égal, je vous aimerai comme auparavant.

M. de Noirmont n'attendait pour quitter Bréville que la fin de cette affaire. Il fait sur-le-champ ses dispositions et annonce au comte son départ; celui-ci essaie en vain de le retenir encore.

— Non, monsieur le comte, nous ne pouvons rester davantage, dit M. de Noirmont; en ce moment, ce séjour ne saurait que nous être pénible, à ma femme et à moi; plus tard j'espère y revenir. — Non, dit tout bas Ernestine à Victor... ces lieux furent témoins du crime du frère... et de la faute de la sœur... nous n'y reviendrons jamais.

M. et madame de Noirmont ont quitté Bréville. Victor et Dufour annoncent leur prochain départ. Mais Madeleine a remarqué la tristesse du jeune homme et le chagrin d'Emma; elle trouve l'occasion d'être un instant seule avec Victor — Pourquoi partez-vous? lui dit-elle. — Ah! Madeleine, que ferais-je encore ici? J'ai trop à me repentir d'y être venu... J'ai coûté des larmes à Ernestine... je ne dois pas chercher à en faire répandre encore...— Mais vous aimez Emma?... — Oh! oui, je l'adore... et c'est pour cela que je pars, car je ne dois pas espérer que le comte veuille me donner sa nièce... je l'ai entendu parler d'engagements... de projets d'union déjà formés... Adieu, Madeleine... je dois partir. — Attendez encore.

Madeleine va trouver son père et lui dit : — Vous m'avez promis que vous ne me refuseriez rien... moi, je n'ai qu'une grâce à vous demander... ce sera la seule... la dernière. — Que désires-tu, ma fille? — Que vous unissiez Emma à Victor... ils s'aiment tous les deux, et vous ferez leur bonheur.

Le comte réfléchit un moment, puis il embrasse Madeleine en lui disant : — J'avais d'autres projets... mais tu le désires, je n'ai rien à te refuser.

Madeleine court annoncer à Victor et à Emma cette nouvelle. Les deux amants la pressent dans leurs bras. Dufour s'essuie les yeux en disant : — J'avais vraiment tort de me méfier de cette petite! — Vous voulez donc que je vous doive tout? dit Victor à Madeleine. — Oui... je veux vous forcer à avoir toujours de l'amitié pour moi!...

Le tout finissant à la satisfaction générale, Dufour retourne à Paris chercher ses pantalons.

Le comte ne tarde pas à venir lui-même confirmer la nouvelle apportée par sa fille. Emma et Victor sont au comble de la joie; leur union est arrêtée pour le printemps prochain. En attendant, Victor ira voir son père, qu'il ramènera à Bréville, et Dufour retournera à Paris chercher ses pantalons.

Madeleine semble heureuse du bonheur de ceux qui l'entourent; cependant quelquefois un soupir lui échappe; alors le comte lui dit : — Mais toi, ma fille, ne formes-tu aucun vœu?... ne désires-tu rien encore? — Non, mon père, répond Madeleine en souriant, car j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour rendre heureux ceux que j'aime.

FIN DE MADELEINE.

LE

MARCHAND DE COCO,

PAR

AUGUSTE RICARD.

A MON AMI A. HENRY.

Depuis que j'ai quitté la modeste épaulette de sous-lieutenant pour la plume de romancier, voilà, mon cher Henry, le huitième roman de ma façon que je livre aux amateurs du genre. Je te le dédie.

Mon nouvel ouvrage, que j'abandonne d'ailleurs à la férule des critiques, est plein de détails et d'expressions qui peignent Paris et une classe de ses habitants. Paris, près duquel nous avons étudié ensemble, Paris, où nous venions le samedi soir jusqu'au lundi matin passer les heures du congé arraché péniblement à notre instituteur.

Joyeux et insouciants écoliers, nous entendions parler autour de nous des revers de notre armée impériale dans la patrie du Cid, de l'ambition du grand capitaine couronné qui jetait tous les ans trois cent mille de nos frères en holocauste à son idole : la gloire. Que nous importait tout cela? Dimanche avait paru, dimanche nous trouvait à son aurore libres des chaînes scolastiques et possesseurs heureux de vingt-quatre grandes heures de liberté et de plaisir. C'est alors que nous revêtions le costume complet de fête, vierge encore des pièces et des trous classiques, et que nous nous élancions dans la grande ville porteurs d'un budget d'une trentaine de sous, budget que nous partagions comme des frères et que les contribuables avaient payé en riant. Assez jeunes pour échapper au despotisme qui régnait autour de nous, nous trouvions de l'indépendance à côté des dragons de Paris, et des éclats de rire à deux pas des hôpitaux militaires. Quelquefois cependant une de ces pensées qui révèlent l'homme dans l'enfant nous ramenait vers les plaies de la patrie. Mon jeune cœur alors s'envolait jusqu'aux plaines de la Catalogne, jusqu'aux rives du Danube, où mon père, où mon oncle, se frayaient avec leur sabre la carrière des grades; mais, hélas! l'égoïsme de l'enfance me faisait bientôt abandonner ces chers parents au poignard des Espagnols et à la bonne foi des Saxons, et je revenais jouir avec toi du jeu de balle des Champs-Élysées et des gâteaux de Nanterre de la belle Madeleine.

Mais lorsque nous eûmes atteint l'âge des premières méditations, nous commençâmes, graves écoliers de seconde, à jeter autour de nous un regard moins dis-

Jacques Plumet le marchand de coco.

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.